

La Laurentie

Revue de La Société d'histoire
et de généalogie des Hautes-Laurentides

Numéro 13 Printemps 2012
5 \$



L'équipe du Dr Gustave Roy
Foyer Sainte-Anne



Unité sanitaire du comté de Labelle

Les services médicaux dans les
Hautes-Laurentides

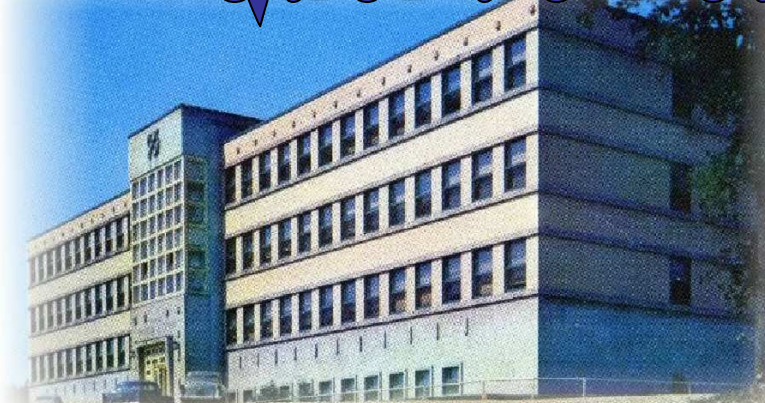
Les sages-femmes, si la vie vous
intéresse...

Joseph Guérin, pionnier de Kiamika

Chronique du Patrimoine

Adélarde Chalifoux se raconte...

Quoi de neuf Docteur ?



Hôpital Notre-Dame-de Sainte-Croix de Mont-Laurier



Hôpital des Laurentides, L'Annonciation

La Laurentie est publiée 4 fois par année par
La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides
385, rue du Pont, C.P. 153, Mont-Laurier (Québec) J9L 3G9
Téléphone : 819-623-1900 Télécopieur : 819-623-7079
Courriel : soc.hist.mt-laurier@genealogie.org
Site internet : www.genealogie.org/club/shrml/
Page facebook :
www.facebook.com/profile.php?id=100003492336663

Heures d'ouverture :

Du lundi au vendredi, de 9 h à 12 h et de 13 h à 17 h.

Rédactrice en chef :

Suzanne Guénette.

Équipe de rédaction :

David St-Germain, Geneviève Piché, Suzanne Guénette.

Impression :

Imprimerie L'Artographe.

Conseil d'administration 2011-2012 :

Shirley Duffy (présidente), Raymond Hamel (trésorier).
Administrateurs : Marguerite L. Lauzon, Lise Lauzon,
Lise St-Louis.

Nos responsables :

Généalogie : Louis-Michel Noël, Denise T. Besson.
Responsable administrative et webmestre :
Suzanne Guénette.
Archiviste : David St-Germain.
Personne ressource : Denise Florant Dufresne.

Cotisation annuelle :

La cotisation annuelle des membres (25\$) comprend
l'abonnement à *La Laurentie*.

Abonnement : 20 \$ pour les 4 numéros annuels
+ les frais de poste, s'il y a lieu.

Les articles peuvent être reproduits avec mention
de la source, sauf lorsque apparaît le signe ©.
Les opinions émises dans les articles publiés n'engagent
que leurs auteurs et non la Société.

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1919-6830

Sommaire

Propos à l'air libre	3
Des nouvelles de votre Société	4
Dossier	
La santé dans les Hautes-Laurentides	5
Les sages-femmes, si la vie vous intéresse	11
Généalogie Chalifoux	12
William Chalifoux se raconte...	13



**Équipe médicale du Foyer Sainte-Anne
Les Sœurs grises et le Dr Gustave Roy**

Nos chroniques :

Ils ont bâti notre histoire	15
Chronique Patrimoine	18
Livre-vedette	19
Chronique de l'Archiviste	20
Mots croisés et photo mystère	21
Encourageons nos commanditaires	22



Propos à l'air libre

par Suzanne Guénette

Le patrimoine culturel immatériel enfin reconnu à sa juste valeur

C'est le 19 octobre 2011 que le projet de loi sur le patrimoine culturel, mis de l'avant par la ministre de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, Madame Christine Saint-Pierre, a été sanctionné par le lieutenant-gouverneur et entrera en vigueur un an plus tard, soit le 19 octobre 2012. Cette loi remplacera la Loi sur les biens culturels adoptée 40 ans plus tôt.

Tous les organismes culturels comme le nôtre, qui se dédient à la sauvegarde et la valorisation de l'histoire et du patrimoine, ne peuvent qu'applaudir cette préoccupation du gouvernement de moderniser une loi pour faire face aux avancées récentes dans le domaine du patrimoine culturel.

Mais qu'entend-on par la nouvelle Loi sur le patrimoine culturel ? Il serait bien sûr trop long ici de rapporter tous les tenants et aboutissants de celle-ci mais en voici quelques lignes.

« Fondée sur une vision globale du patrimoine culturel qui correspond à la réalité du XXI^e siècle, la Loi sur le patrimoine culturel a pour objectif de favoriser la connaissance, la protection, la mise en valeur et la transmission du patrimoine culturel. Il s'agit d'une loi d'intérêt public qui s'inscrit dans une perspective de développement durable. La nouvelle loi prend acte de l'évolution du concept de patrimoine culturel tant ici qu'ailleurs dans le monde. Ainsi, elle inclut dans la notion de patrimoine culturel non seulement les documents, les immeubles, les objets et les sites, mais aussi les personnages, les lieux et événements historiques, les paysages culturels patrimoniaux et le patrimoine immatériel. »¹

Concernant le patrimoine immatériel, la nouvelle loi inclura les savoir-faire, les connaissances, les expressions, les pratiques et les représentations transmis de génération en génération (...) qu'une communauté ou un groupe reconnaît comme faisant partie de son patrimoine culturel (...).² Autres nouveautés : la désignation par le gouvernement provincial des paysages culturels patrimoniaux, plus de pouvoirs aux municipalités et aux autochtones en matière de désignation de leur patrimoine culturel, renforcement des mesures préventives en matière d'archéologie, etc.

Bref, un nouveau pas dans la bonne direction pour donner plus de pouvoirs de sauvegarde et de valorisation de notre patrimoine. Si vous voulez en savoir plus, je vous suggère de lire l'article dont sont issues ces précisions.

Bonne lecture de ce présent numéro.

¹⁻² Hamel, Nathalie, *La nouvelle Loi sur le patrimoine culturel du Québec*, Bulletin de l'Assemblée nationale, volume 40, numéro 2, Québec, 2011.

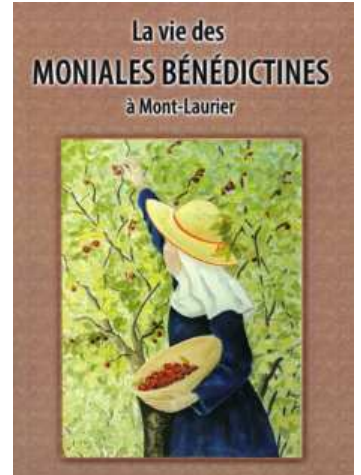


Des nouvelles de votre Société

DVD sur les Moniales Bénédictines de Mont-Laurier

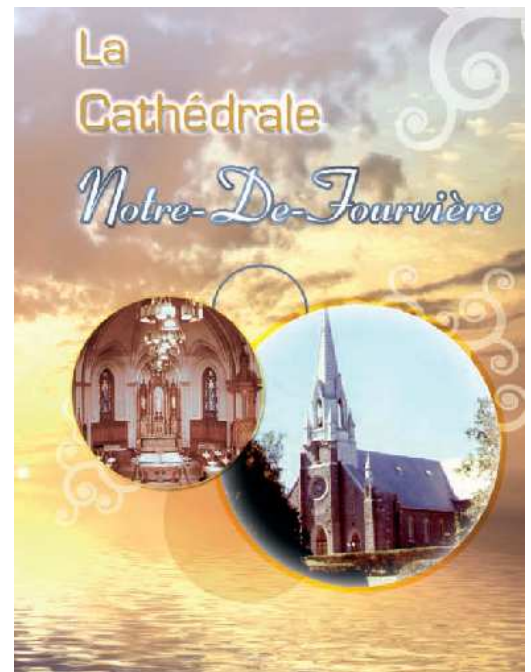
Comme vous l'avez sûrement appris par les journaux et la radio, M. André Cadieux a créé un magnifique vidéo sur support DVD qui retrace les 77 années passées par ces religieuses au sein de la communauté lauriermontoise. Produit à partir de nombreuses photos, images et documents d'époque, ce vidéo permet de découvrir la vie de ces femmes et de se laisser gagner par l'atmosphère recueillie qui se dégage de l'Abbaye qu'elles ont dû laisser à regret, certainement. M. Cadieux a eu la générosité de remettre à la Société d'histoire les profits générés par la vente du DVD, plus de 2 000\$ jusqu'à présent.

Vous pouvez vous le procurer dans divers points de vente à Mont-Laurier : Mercerie Cadieux, Librairie Jaclo, Papeterie des Hautes-Rivières, aux presbytères de Mont-Laurier et de Maniwaki ainsi que dans les locaux de la Société, au coût de 15 \$. La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides remercie l'implication de M. Cadieux à sauvegarder la mémoire de ces femmes courageuses.



Le 5 avril dernier, un nouveau DVD, aussi créé et distribué par M. André Cadieux, a été mis en vente sur l'historique de la Cathédrale de Mont-Laurier. Ce DVD vous fera voyager dans le temps, du début de la colonie avec la chapelle-presbytère, à la nouvelle cathédrale. Vous pourrez visiter l'intérieur de la première cathédrale et son chemin de croix, ses verrières, son magnifique ameublement en bois, sa nef, son chœur, sa sacristie et sa chapelle funéraire. Suite à son incendie, le 1^{er} février 1982, vous découvrirez sa reconstruction et l'intérieur de la nouvelle cathédrale avec ses beaux vitraux et son chemin de croix, cadeau des Moniales Bénédictines de Mont-Laurier.

Au coût de 15 \$, aux points de vente suivants : Papeterie Hautes-Rivières, Librairie Jaclo, le presbytère de la Cathédrale, la Pharmacie Proxim, le Marché Métro et à la Société d'histoire.



Visitez notre site web, vous y trouverez une mise à jour complète et un aperçu de l'ensemble de nos ressources.

L'ère des médias sociaux oblige, la Société a maintenant sa page Facebook ! Venez découvrir les dernières nouvelles de la Société et des liens vers des articles intéressants reliés à l'histoire et au patrimoine. Partagez également avec nous vos découvertes en devenant notre ami(e) !

<http://www.facebook.com/profile.php?id=100003492336663>



Dossier



Les services de santé dans les Hautes-Laurentides

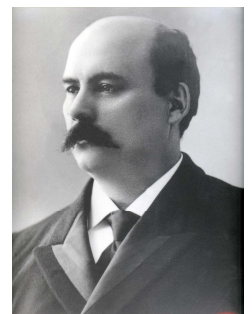
par Suzanne Guénette

Dans les premières années des différentes colonies établies le long des rivières la Rouge, du Lièvre et la Kiamika, les services d'un médecin sont à peu près inexistantes. On doit se rendre aussi loin que Saint-Jovite, à travers les bois pour y quérir un médecin.

C'est le cas en 1898 lorsqu'une épidémie de diphtérie s'abat sur la région et fait d'importants ravages dans les familles de colons. Ses services requis par le couple Solime Alix et Léonide Hudon du Rapide-de-l'Original (Mont-Laurier), dont quatre des enfants sont atteints par la maladie, le Dr Joseph Gervais, de Saint-Jovite, arrive à la mission quatre jours plus tard. Hélas, il est trop tard. Le couple Alix-Hudon vient d'enterrer – dans leur cour – leurs fillettes Yvonne, Ida, Éthel ainsi que leur seul fils, Yves. D'autres familles subiront la même douleur : Charles Bock et Corrine Dupré perdront Kilda, 12 ans, Stella, 3 ans et Corine, 1 an; Damase Tourangeau et Joséphine Chalifoux, Cora, 5 ans et Émile, 1 an; Guillaume Barrette et Exire Gauthier, Albert, 8 ans, Zénon, 7 ans, ainsi que le couple Joseph Dumouchel et Alma Touchette : Fabiola, 13 mois et Laura, 11 ans. Et combien d'autres... une dure épreuve pour bien des familles.

Cette tragédie sert de leçon aux colons : il faut absolument trouver un médecin pour éviter que l'histoire ne se répète une autre fois. Heureusement, ils n'ont pas besoin de requérir aux moyens utilisés dans le film *La grande séduction* pour obtenir les services du premier médecin à venir s'installer au Rapide-de-l'Original. Le pionnier Joseph Guérin, qui a ouvert le canton Kiamika, réussit à convaincre son frère Moïse de quitter sa pratique dans l'état du New Hampshire, aux États-Unis, pour venir soigner les colons de plus en plus nombreux à s'installer dans les cantons du Nord.

Moïse Guérin achète en 1898 une maison située sur la rue du Portage, au Rapide-de-l'Original. La même année, il se porte acquéreur de lots à Ferme Rouge. Lorsque d'autres médecins arrivent au Rapide-de-l'Original, il choisit de retourner pratiquer à Manchester, après quelques mois seulement, tout en conservant ses terres à Ferme Rouge, pour sa retraite.

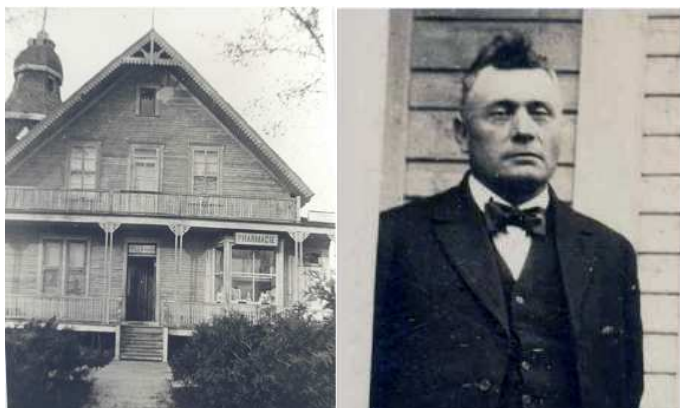


Moïse Guérin

À l'automne 1899, le Dr Raoul Archambault vient pratiquer au Rapide-de-l'Original mais meurt tragiquement en 1900 lorsqu'en revenant de soigner son cheval, il glisse et tombe sur le dos. Sa femme qui le regarde venir, voyant qu'il ne se relève pas, court vers lui et constate sa mort. Il s'est brisé la 3^e vertèbre de la colonne vertébrale.

La population décide de s'adresser à la Société générale de la Colonisation pour bénéficier des services d'un autre médecin. Cette Société décide d'envoyer Joseph-Antonio Matte qui détient une formation en médecine, mais est non diplômé. Antonio Matte pratique au Rapide-de-l'Original jusqu'en avril 1902, année où il est sollicité par une délégation de résidents de Notre-Dame-du-Laus pour venir y pratiquer la médecine. Celui-ci accepte puisqu'un nouveau médecin s'est installé dans la région : le Dr Oscar Godard.

A son arrivée, en 1901, au Rapide-de l'Original, le Dr Oscar Godard achète un terrain et se fait construire une maison dans laquelle il installe son bureau de consultation et une pharmacie.



Le Dr Godard et sa maison, rue du Pont
Aujourd'hui on y retrouve le
Parc Toussaint-Lachapelle

Pendant ce temps-là, à Nomingue

En 1885, le Curé colonisateur Antoine Labelle fait un voyage de cinq mois en France pour sensibiliser des jeunes Français à sa cause. Il convainc un jeune baron âgé de 24 ans, Joseph d'Halewyn, qui avait fait ses études chez les Jésuites, pour ensuite étudier la médecine et le droit à l'Université catholique d'Angers. Le jeune noble s'installe à Nomingue en 1886 et y demeurera jusqu'en 1912. C'est lui qui soigne les résidents lorsque qu'une terrible épidémie de typhoïde s'abat sur la région en 1893.

À l'automne 1896, arrivent de Lyon, en France, des religieuses de l'ordre des Chanoinesses des Cinq Plaies. Dès leur arrivée, elle ouvrent un orphelinat et, peu après, un hôpital pouvant recevoir une quinzaine de patients. Au besoin, elles visitent les malades à domicile pour leur prodiguer des soins.



Monastère des Chanoinesses des Cinq Plaies
qui devient juvénat, orphelinat et hôpital.
Source : Jacques Larivière

Autres médecins

En 1911, après des études en chirurgie et en obstétrique, Toussaint Lachapelle déménage à Mont-Laurier. Il se construit une belle résidence avec bureau et pharmacie sur la rue de la Madone. En 1914, il est nommé coroner du district de Montcalm, poste qu'il occupera pendant plus de 35 ans. Homme dévoué à ses patients et à ses concitoyens, son activité ne se borne pas au seul domaine médical. Il devient homme d'affaires en se portant acquéreur de la compagnie Électrique de Mont-Laurier, de l'Électrique de Ferme-Neuve ainsi que de l'entreprise de contreplaqué de Sem Lacaille à Bellerive.



Dr Toussaint Lachapelle

Dr Henri Cartier

Le Dr Henri Cartier, quant à lui, après avoir pratiqué à Nomingue, s'établit à Mont-Laurier où il sera médecin de 1910 à 1920.

Le Dr Joseph-Henri Albiny Paquette, après avoir été employé à la Croix-Rouge au Proche-Orient, entre ensuite au service des hôpitaux de Paris, en 1914. Membre de l'armée canadienne, il est nommé officier médical du 69^e régiment à Shorncliffe en 1916 puis officier senior du 10th Reserve Battalion à l'hôpital militaire canadien no 8, à Saint-Cloud, en 1917. Promu adjudant-major de cet hôpital en 1918, il occupe par la suite le poste de radiologiste à l'hôpital Princess Patricia à Eastbourne, en Angleterre, en 1919. A son retour au Québec, il exerce sa profession de médecin à Mont-Laurier. Puis il délaisse la médecine avant de se tourner vers la politique. Il sera maire de Mont-Laurier, de 1926 à 1935, Préfet de comté de Labelle de 1929 à 1932,



Joseph Albiny Paquette

député de l'Action libérale nationale dans Labelle en 1935, député sous la bannière de l'Union nationale en 1936, secrétaire de la province du mois d'août 1936 à novembre 1939, et finalement, ministre de la Santé de 1936 à 1958.

À Notre-Dame-du-Laus, le Dr Oswald René de Cotret sera le premier véritable médecin à s'établir avec sa famille. Il y pratique une dizaine d'années, c'est-à-dire jusqu'au début des années trente. Le Dr Albert Hamel y exerce de 1933 à 1935.

Dans les municipalités de Val-Barrette, Kiamika, Guénette et autres secteurs non desservis par un médecin, le docteur Joseph Désiré Hélie, par son dévouement et par sa détermination, prend soin de la santé de ses concitoyens.

À L'annonciation, deux médecins père et fils, soignent les résidents : les Drs Côme et Jacques Cartier.

De nouvelles mesures gouvernementales afin d'enrayer les épidémies

En 1921, le gouvernement provincial met sur pied le Service de l'assistance publique qui encadre les soins donnés aux indigents. La même année, des efforts sont consentis au traitement de maladies vénériennes comme la gonorrhée et la syphilis dont, selon les estimations de l'époque, 8,5% de la population est atteinte. En 1922, il ordonne l'exemption du secret professionnel aux médecins, certaines maladies devenant obligatoires à déclarer. En 1924, entre en vigueur la *Loi relative à la tuberculose*. Devant l'ampleur de la propagation de cette maladie, que l'on appelle le «fléau blanc», le gouvernement du Québec accepte de mettre en application un certain nombre des recommandations faites par la Commission royale sur la tuberculose instaurée en 1909-1910.

En 1926, l'Assemblée législative adopte la *Loi sur la pasteurisation du lait* qui s'inscrit dans la volonté gouvernementale de réduire les épidémies et le taux de mortalité infantile. La même année, grâce à l'invention du vaccin BCG contre la tuberculose, on entrevoit le jour où cette terrible maladie disparaîtra. De plus, le ministère de la Santé fédéral publie des mesures à prendre pour contrer d'autres maladies, dont certaines atteignent particulièrement les enfants.

Création de l'Unité sanitaire du comté de Labelle

En janvier 1931, le gouvernement du Québec accepte la demande du député Pierre Lortie, du comté de Labelle, d'ouvrir une Unité sanitaire à Mont-Laurier. Cet important système d'hygiène publique en milieu rural a pour mandat la prévention des maladies contagieuses par la vaccination et la mise sur pied d'un service de visites à domicile par des infirmières. C'est le véritable début de la médecine préventive au Québec.



L'inauguration du nouveau service, sur la rue Mercier, a lieu le 7 janvier 1931, en présence d'Athanase David, responsable de ce service de santé dans le gouvernement Taschereau, et de Pierre Lortie (à l'extrême droite sur la photo).

Les années 1930, étapes importantes dans la médecine à Mont-Laurier

Le 14 janvier 1930, afin de répondre aux demandes d'hébergement pour les personnes âgées et les orphelins de son diocèse, Mgr Joseph-Eugène Limoges demande au ministre Alexandre Tachereau un octroi pour procéder à la transformation de l'ancien séminaire Saint-Joseph de Mont-Laurier, déménagé sur la colline Alix, en établissement capable d'accueillir ces types de

clientèle. L'octroi accepté, en juillet 1931, les travaux de démolition de l'ancienne bâtisse sont achevés et on procède à la construction du futur immeuble, avec les meilleures pièces récupérées de l'ancienne structure du séminaire. Au mois de septembre suivant, les Sœurs Grises d'Ottawa acceptent la demande de Mgr Limoges de diriger l'hospice. Les premières religieuses arrivent le 7 juin 1932 et c'est Sœur Saint-Donatien qui prend charge de l'établissement.



Le Foyer Sainte-Anne
sur la rue de la Madone

Le 7 août 1932, les religieuses accueillent leur première pensionnaire et, à la fin du même mois, leurs deux premiers orphelins. Les personnes âgées et les orphelins y reçoivent des soins appropriés à leur condition physique grâce à un petit service d'infirmerie installé entre ses murs. Malheureusement, malgré le dévouement des Sœurs Grises et des médecins, les résidents de Mont-Laurier doivent encore être hospitalisés à Montréal pour recevoir opérations, soins hospitaliers spécialisés ou interventions urgentes. Un wagon était réservé pour les malades sur le train qui les amenait dans les centres hospitaliers montréalais.

L'année 1935 marque l'entrée en scène dans le paysage médical des Hautes-Laurentides d'un médecin-chirurgien généreux qui s'impliquera de nombreuses façons dans le développement de sa communauté d'adoption.

Gustave Roy vient s'établir à Mont-Laurier en 1935. Après ses études de médecine et de chirurgie à Québec et à Montréal, il jouit alors d'une grande réputation de compétence. Dès son arrivée, le Dr Roy ne compte pas ses heures de travail et répond à tous les appels de détresse. L'assurance-maladie n'existe pas à cette époque et le Dr Roy revient souvent de ses visites médicales avec quelques poules ou légumes en guise d'honoraires.



Dr Gustave Roy

L'un de ses rêves de chirurgien est d'avoir accès à un hôpital, fut-il modeste et peu équipé, dans les limites du village. Il voit souvent mourir ses patients qui n'ont pu recevoir assez rapidement les soins nécessaires ou parce qu'une intervention chirurgicale n'a pu être pratiquée à temps. Dans sa clinique privée de la rue de la Madone, face au bureau de poste, il réussit des guérisons difficiles malgré le manque d'équipement. Il poursuit son rêve et, souvent, il rencontre les Sœurs Grises d'Ottawa, qui ont charge de l'Hospice Sainte-Anne, pour leur suggérer d'ouvrir un bloc opératoire dans l'un des nombreux locaux dont elles disposent. Les Sœurs Grises finissent par accepter sa proposition.

Le 18 janvier 1936 a lieu la première opération chirurgicale du Docteur Roy. Il s'agit d'une petite fille arrivant de Nominigüe par le train du soir souffrant d'une péritonite. En 1937, déjà plus de 400 patients ont été hospitalisés, 135 opérations majeures et 47 mineures ont été pratiquées. Le Dr Roy raconta un jour qu'il dut pratiquer jusqu'à 15 interventions mineures, en une seule journée de 18 heures...



Dr Gustave Roy et le personnel
infirmier, en salle d'opération

De 1936 à 1946, le petit hôpital installé dans L'Hospice Sainte-Anne répond à la tâche mais le centre devient nettement insuffisant pour desservir la population régionale en nette expansion. Un projet de centre hospitalier plus vaste et plus fonctionnel s'élabore.

Le 8 février 1947, on annonce l'intention du gouvernement du Québec, et de son ministre de la Santé, Albiny Paquette, d'ériger un nouvel hôpital à Mont-Laurier pour desservir la clientèle de la Haute-Lièvre.

Le 2 juillet 1950, Mgr Joseph-Eugène Limoges procède à la bénédiction officielle de la plaque commémorative qui tient lieu de pierre angulaire, en présence de nombreux invités civils et religieux, dont le ministre de la Santé, Albiny Paquette et les représentants du premier ministre Duplessis, les ministres Camille Pouliot et Antonio Barrette, ainsi que Sœur Sainte-Véronique, la supérieure des Marianites de Sainte-Croix qui auront charge de la direction de l'hôpital.



Hôpital Notre-Dame-de-Sainte-Croix
Mont-Laurier

Construction de l'Hôpital des Laurentides

En 1957-58, on voit la construction de l'Hôpital des Laurentides à l'Annonciation, administré par les Frères de la Charité. Cet hôpital psychiatrique a pour but de délester le trop plein des hôpitaux Saint-Jean-de-Dieu (Montréal) et Saint-Michel-Archange (Québec). La construction de cet hôpital, qui peut accueillir jusqu'à 800 patients nécessitant des soins psychiatriques, coûtera environ 8 millions de dollars.



Hôpital des Laurentides
L'Annonciation

En 1958, est fondée la Société Médicale des Laurentides réunissant les médecins des comtés de Labelle, Gatineau et Terrebonne.



Société médicale des Laurentides
1^{ère} rangée : Dr Thérèse Gauthier, Dr Albiny Paquette, Dr Joseph-Édouard Lemieux, Dr Charbonneau, urologue, Dre Pauline Lachapelle.

2^e rangée : Dr Maurice Coulombe, Dr Pierre Genest, Dr Jean-Claude Paquette, Dr Otto Siebert, Dr Wilfrid Leblanc, Dr Gilles Reid, Dr Gustave Roy, Dr Yvan Marcotte, Dr Pierre L'Allier, Dr Marc Ouimet, Dr Poliquin, Dr Al Verdicchio, Dr André-Jean Ouellette, Dr Pelland.

Étapes importantes pour une santé accessible à tous les citoyens du Québec – 1960-1971

L'année 1961 marque le début de l'assurance-hospitalisation au Québec. Donnant suite aux recommandations de la Commission Favreau, le gouvernement libéral de Jean Lesage adopte un projet de loi sur l'assurance-hospitalisation qui entre en vigueur le 1^{er} janvier.

Cette mesure exige une implication directe de l'État dans la gestion des hôpitaux. En peu de temps, la facture de l'assurance-hospitalisation connaît une croissance vertigineuse, passant de 139 millions de dollars en 1961 à 343 millions de dollars en 1966. Le programme s'avère néanmoins profitable pour les Québécois car 650 000 personnes l'ont utilisé au cours de sa première année d'application.

Le 17 mars 1966, le gouvernement du Québec signe une entente avec les médecins en vue de l'établissement du régime d'assistance médicale pour les indigents. Cette entente a été signée entre le premier ministre Jean Lesage, le ministre de la Santé, Éric Kierans, et des représentants de la Fédération des omnipraticiens. Les bénéficiaires seront ceux qui reçoivent des allocations familiales.

Le 10 juillet 1970, est voté le projet de loi sur l'assurance-maladie déposé par le gouvernement libéral de Robert Bourassa. Le nouveau programme entre en vigueur le 1^{er} novembre 1970. En 1971, est créé le ministère des Affaires sociales et le gouvernement introduit *la Loi sur les services de santé et des services sociaux*.

En 1970, la congrégation des Marianites qui dirige depuis presque 20 ans l'Hôpital de Mont-Laurier, remet la gestion de l'établissement à un directeur laïc, Guy Lefebvre.

Le 19 juillet 1971, sont créés les Centres locaux de services communautaires (CLSC). Dans le contexte de restructuration, de gratuité et de décentralisation des soins de santé, le gouvernement québécois met sur pied ces centres offrant différents services sociaux et médicaux axés sur la prévention et l'action communautaire.

En 1972, un premier CLSC dans les Hautes-Laurentides est ouvert. Après de nombreuses relocalisations, il ouvrira bientôt ses portes sur la rue de la Madone. Pour la vallée de la Rouge, c'est en 1978, à l'Annonciation, qu'est créé le CLSC pour desservir cette clientèle.

En 1973, l'Hôpital Notre-Dame-de-Sainte-Croix demande la reconnaissance de son statut de centre hospitalier spécialisé régional. Il essuie un premier refus. Mais il réitère sa demande en 1976 qui sera finalement acceptée par le ministère des Affaires sociales en raison de la quantité de services offerts à la population.

Le 21 octobre 1974, le Foyer Sainte-Anne devient la propriété du gouvernement provincial et est intégré au réseau de la santé et des services sociaux en devenant le Centre d'accueil Sainte-Anne.

En 1975, un projet d'agrandissement de l'hôpital Sainte-Croix est mis de l'avant. Le gouvernement annonce une subvention de 1 500 000 \$ pour la construction d'un nouveau bloc de services puis l'augmente à 2 millions.

En 1989, un grave conflit vient perturber les services médicaux délivrés par le personnel médical du centre hospitalier de Mont-Laurier. Ce sont 20 médecins qui menacent de démissionner en bloc. Les problèmes responsables de cette situation sont les suivants : plus aucun service de radiologie n'est offert à la population quand l'entente devant assurer les services d'un radiologiste, trois jours semaine, n'est pas reconduite par le ministère de la Santé et des Services sociaux; un grave problème de recrutement des spécialistes; les chirurgiens n'ont pas été payés depuis quatre mois par la Régie de l'assurance-maladie; afin de faciliter le recrutement de médecins, la direction souhaite que Mont-Laurier soit reconnue comme zone éloignée, ce qui est refusé; des primes d'installation pour compenser le transfert de biens d'une ville à l'autre, demande également refusée. Finalement, la crise se dénoue lorsque Québec annonce que Mont-Laurier fait maintenant partie des zones désignées pour permettre une rémunération augmentée de 25 % aux médecins, servant à créer un contexte favorable au maintien des médecins omnipraticiens et à leur recrutement.

Sources:

1. *Les Hautes-Laurentides, j'en suis malade*, exposition présentée en 2006 par la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides.

2. Le bilan du siècle, Université de Sherbrooke, <http://bilan.usherbrooke.ca/>.



Les sages-femmes : si la vie vous intéresse. . .

Par Suzanne Guénette

Pendant des millénaires, les femmes ont accouché avec l'aide de sages-femmes. Au Canada, sous le Régime français, les futures mères se font accoucher par la sage-femme de la paroisse, élue par l'assemblée des paroissiennes. Au 18^e siècle, la colonie se dote d'un réseau structuré de sages-femmes, reconnues légalement.

Au cours des années, ce métier est exercé, dans certaines familles, de génération en génération. A la maison de l'accouchée, la préparation consiste à faire chauffer de l'eau qui doit servir à se laver les mains, puis à nettoyer le bébé et la mère. Dans le lit, elle s'assure à placer de gros « piqués » avec des épaisseurs de journaux sur le matelas, le tout recouvert d'un coton. L'accouchement se fait sans anesthésie.

Les sages-femmes dans les Hautes-Laurentides : femmes dévouées à leurs concitoyennes

Dans la région des Hautes-Laurentides, on doit à ces femmes la naissance de nombreux enfants qui ont participé par la suite au développement de leur municipalité. On ne peut, bien sûr, retrouver tous les noms de ces femmes remarquables, en voici quelques-uns :

Dans la Rouge :

Nominique : Céline Drouin, Mesdames Arthur Nantel, Félix Croisetière, David Lefebvre, Germain Cornut, Gédéon Vallières et Jean-Baptiste Vachet. *L'Annonciation* : Odile Hogue-Pitre, Agnès Desjardins, Arménie Lefebvre. Mesdames Régis Drouin, Thomas Brunet. *La Conception* : Les dames Millette, Bélisle et Léon Sarrazin ainsi que Marguerite Larocque-Maheu.

Dans la vallée de la Lièvre :

Kiamika : Madame Joseph Deschamps et Marie-Rose Dravigné-Turgeon qui fut sage-femme entre 1920 et 1947 dans cette municipalité et qui a procédé à la mise au monde d'environ 300 enfants. *Lac-des-Écorces* : Céline Légaré et Madame Francis Pauzé. *Lac-du-Cerf* : Mary-Ann Mackanabé, Marie-Anne Nadeau, « Mémères » Gareau et McGrégor, Elmire Beaulieu, Cléopée Poirier, Rose-Emma Paradis-

Léonard, sa fille Dorina et sa bru Albina. *Lac-des-Iles* : Élixa Beauséjour-Pilote. *Saint-Jean-sur-le-Lac* : Marguerite Jolicoeur-Therrien. *Sainte-Anne-du-Lac* : Mesdames Aumont et Simon Melançon. *Notre-Dame-du-Laus* : Mesdames Pierre Chénier et Octave Thibodeau. *Mont-Laurier* : Yvonne Labelle, Rose-Anne Ouellette Léonard, Laurette Bélanger Lamoureux. *Ferme-Neuve* : Mesdames Collins, Brooks, Bohémier, Éthier et Tessier.

Bien des années plus tard, elles se regroupent

En 1988, quatre associations de femmes réclament du gouvernement la reconnaissance des sages-femmes au Québec. Il s'agit de l'Association Féminine Et d'Action Sociale (AFÉAS), de la Fédération des femmes du Québec, du mouvement Naissance-Renaissance et du Cercle des fermières du Québec. Ces organismes proposent également que les quelque 150 femmes qui pratiquent ce métier puissent le faire dans des maisons de naissances autonomes.

Il leur faudra pourtant attendre jusqu'au 2 avril 1998 pour que le gouvernement du Parti Québécois adopte une loi qui légalise la pratique des sages-femmes au Québec, à partir de 1999. L'adoption de cette loi met un terme à plusieurs années de luttes entre les sages-femmes et le corps médical. « L'Assemblée nationale prévoit notamment la création d'un ordre professionnel pour les sages-femmes. Celles-ci pourront aussi exercer leur pratique dans les hôpitaux.(...) L'Ordre des sages-femmes du Québec voit le jour le 24 septembre 1999. »¹

Un an plus tard, soit le 7 septembre 1999, l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR) commence à offrir le baccalauréat en pratique de sage-femme. La mise sur pied de ce cours universitaire marque une nouvelle étape dans la longue lutte des sages-femmes du Québec pour la reconnaissance de leur profession.

¹ ***La pratique des sages-femmes est légalisée, Archives de Radio-Canada, C'est arrivé le... 2 avril 1998.***

Adélard « Wellie » Chalifoux se raconte

par Suzanne Guénette

Adélard* Chalifoux est le fils de William né au Colorado où son père, Félix, s'est exilé dans l'espoir de faire fortune au Klondike, dans les mines d'or. L'histoire ne dit pas si Félix en a trouvé, mais on peut en douter puisqu'il vient s'installer à Sainte-Anne-du-Lac où il achète des lots.

Pendant la guerre de 1914-1918, William et son épouse, Marie-Ange Limoges, déménagent à Mont-Laurier, où naît Adélard. Mais ils n'y resteront que trois ans car la famille retourne s'installer à Sainte-Anne-du-Lac lorsque Félix Chalifoux leur demande de venir le rejoindre.

William achète des lots et en vend un pour bâtir une école. L'institutrice de 16 ans embauchée est appréciée de ses élèves : « Elle était ben fine, on l'aimait bien parce qu'elle jouait avec nous autres, mais on n'a pas appris grand'chose. »¹ L'année suivante, l'école se retrouve sans institutrice.

Étant lui-même analphabète, William décide de retourner à Mont-Laurier pour qu'Adélard, alors âgé de 11 ans, puisse apprendre les rudiments de la lecture et de l'arithmétique. Les Sœurs de la Providence enseignent alors dans une école où se trouvera plus tard l'Académie Sacré-Cœur et aujourd'hui les locaux administratifs de la Commission scolaire Pierre-Neveu.



William Chalifoux avec sa femme Marie-Ange Limoges, leur fils Adélard, 5 ans, et sur les genoux de Marie-Ange, Léonne, en 1918.

* Baptisé sous le prénom d'Adélard, il sera appelé Wellie par sa mère et se mariera sous ce prénom.

Toutes les citations (1-9) sont d'Adélard Chalifoux recueillies lors d'une entrevue réalisée en novembre 2009.

Pendant les vacances d'été, Adélard se fait engager par le propriétaire de la briqueterie du Rapide-de-L'Original, le Dr Oscar Godard, pour « revirer les briques » pour qu'elles sèchent, à 10 ¢ la rangée. Ce qui lui donne un salaire de 1 \$ par jour. Il décrit la fabrication de la brique en ces termes : « Il y avait du sable, du gravois, y mettaient ça dans l'eau. Ils avaient des souques exprès. Ils brassaient, y moulaient la brique puis ils la mettaient dans des rangées pour la faire sécher. Tous les jours, il fallait tourner ça. Ce n'était pas ben dur, mais il fallait le faire. Pis quand elle était sèche, y avait un grand four, il fallait la chauffer plusieurs jours là-dedans pour qu'elle se tienne. »² Il fait ce travail pendant deux ans avant de retourner à Sainte-Anne-du-Lac avec sa famille.

Désirant poursuivre son apprentissage scolaire, le jeune Adélard se présente à l'école où est engagée une institutrice plus âgée que la première, Philomène Demers. L'institutrice, parce qu'il vient de Mont-Laurier, lui défend de jouer avec les autres enfants! Elle ose même lui dire « C'est pareil comme quand on met une orange pourrite dans une caisse, ça fait pourrir les autres. »³ Adélard lâche l'école et se fait engager par un cultivateur.

A 16 ans, Adélard « monte au chantier » de Côte Beauchamp, à Sainte-Anne-du-Lac, avec son père, au salaire de 4\$ par jour. Puis la crise de 1929-30 survient, son salaire descend à 50¢ par jour. Le séjour au camp est très pénible : « On n'avait pas le droit seulement de mettre du foin ou ben de la paille dans notre bed. Il fallait aller se couper des branches de sapin, pas trop grosses. Rendu au printemps, y étaient pas mal égrainées les branches de sapin ! »⁴

A dix-neuf ans, Adélard s'intéresse aux filles. L'élue de son cœur, Ida Labelle, qui travaille à Montréal, revient l'été chez ses parents, des voisins. « La seule à qui je pensais, elle avait des sœurs, mais eux autres, les plus vieilles, ont gagné la ville. L'été y venaient passer leur été, un mois. On allait à l'Heure Sainte. On y allait à pied, eux autres itou. La fille à qui je pensais, moé, restait le troisième voisin de chez nous. Pis en passant chez eux, elle m'invite à aller la voir le jeudi. Ah ben, moi j'ai pas refusé! Mais on n'a pas parlé mariage, car

on était trop pauvres. Fais qu'elle est redescendue en ville, pis moé j'suis resté icitte. »⁵

Ils tombent amoureux et correspondront pendant 9 ans. Lorsque Adélard a « clairé » 500 \$, Ida donne sa démission chez Tousignant et Frères où elle travaille et revient de la grande ville pour épouser son bel Adélard. On est en 1941. Ils auront 11 enfants, 8 filles et trois garçons.



Les enfants du couple Adélard et Ida en 1963 : Michel, Mariette, Claudine, Jacinthe, Jocelyne, Lise, Gaston, Georges, Lorraine, Francine et Éliane.

En 1948, le couple achète une terre et exploite une petite ferme avec 12 vaches, 300 poules et des porcs. « C'était comme dans le temps de la crise, chez nous, chez mon père, on n'avait pas d'argent; mais on avait de quoi manger. Grâce à la terre, on n'a jamais manqué de rien, on mangeait tout le temps. Seulement tout le monde s'aidait bien dans ce temps-là. Quand on avait besoin de faire scier du bois, on donnait en échange un peu de bois qu'on avait. Pour le grain, ils gardaient une poche de grain pour en moulin dix poches. On n'avait pas d'argent mais on était bien. »⁶

Adélard est pieux. Il se dit « grand associé du Frère André ». Il est membre de l'Association de la Vierge de Fatima. Il « achale » tant les saints qu'ils n'ont pas d'autre



choix que de lui accorder ce qu'il leur demande. Sur sa terre, une grosse roche, de 15 pieds de haut, sur laquelle des enfants ont posé une petite croix, le « travaille » car il cherche comment en installer une vraie, bien solidement. Il y pense toute la nuit. Il en parle à son garçon.

« Mon garçon s'en va prendre un moteur avec des drills, monte ça là avec le tracteur jusqu'à la roche. Il avait apporté une échelle, ça prenait une échelle pour monter sur c'te roche là. Pis avant, j'avais fait la croix dans mon garage avec du bois traité. J'étais allé chercher quatre poteaux de fer, pis j'avais soudé des choses après ces poteaux-là. Et j'avais des câbles. Le bon Dieu avait fait pousser deux petits bouleaux à côté de la roche, mon garçon a accoté son échelle dessus, moi, j'ai attaché le premier montant. Il ne pouvait pas monter les deux montants; lui, il m'aidait, fait que dans le troisième trou, il avait pris une planche de 14 pieds, il avait mis une poulie pour monter la croix. Il avait mis ça au bout du 14 pieds, puis moi en bas je tenais le câble, lui il montait ça. Je glissais un peu, mais je ne tombais pas, je me tenais après le câble. Fait que là on l'avait montée; après ça, il fallait qu'il aille monter le 2^e morceau, ça faisait 33 pieds pour monter en haut. Fait qu'il a pris le 2^e morceau de la croix, puis il l'a installé en haut. Puis c'était fini. Fait que là, à 90 ans, mon rêve était réalisé. »⁷

A 90 ans, Adélard, qui vit chez un de ses garçons qui est ingénieur forestier, travaille toujours avec lui, mais doit lâcher sa scie mécanique car « il n'est plus capable de la faire partir. »⁸

La même année, il achète sa dernière voiture. « Je suis allé chez Mazda. Vous avez des chars à vendre, que je leur ai dit. Y ont dit oui, le plus vieux à qui on a vendu un char avait 86 ans. Moi, le j'ai acheté à 90 ans, pis j'ai runné encore 5 ans avec. Mais là je commençais à être inquiet, je runnais tout seul, des fois, il peut arriver quelque chose. »⁹



Adélard Chalifoux lors de l'entrevue accordée à la Société d'histoire en 2009. Il nous montre fièrement la photo représentant ses terres.



Ils ont bâti notre histoire

par Suzanne Guénette

Joseph Guérin, colonisateur de Kiamika

Joseph Guérin est instituteur depuis 17 ans, à Chambly, et père de six enfants, lorsqu'il vient explorer les cantons situés au nord de Montréal, en compagnie du célèbre Curé Labelle et d'autres hommes soucieux de se trouver un nouveau coin de pays pour élever dignement leur famille. On est le 24 septembre 1884 et le voyage dure 4 jours, soit pour parcourir 200 milles entre Montréal et Kiamika.

Joseph Guérin, qui a passé sa vie dans les écoles, comme élève puis instituteur, n'a aucune expérience en agriculture, encore moins en colonisation. Mais c'est son rêve depuis toujours de devenir colon et c'est sur les magnifiques terres de la vallée du Kiamika qu'il réalise son rêve. Le Nord le fascine.

Plusieurs récits de colonisation témoignent des difficultés qu'ont pu rencontrer cet homme et cette femme (Marguerite Evans) d'une volonté à toute épreuve : l'éloignement, aucune route digne de ce nom, les prédateurs – ours et loups – qui dévorent les bêtes précieuses, le dur labeur d'arracher à la forêt les récoltes menacées, chaque année, par les gelées précoces. Et que dire des insectes piqueurs harassants qui feront dire à Joseph « De tous les inconvénients rencontrés par le colon en ouvrant sa terre, celui des moustiques est le plus grand et le moins supportable. »¹

Dans ses notes historiques, Joseph Guérin lui-même résume ainsi son implantation dans le canton Kiamika :

« Nous avons fait de très grands sacrifices en laissant le beau et pittoresque village du canton de Chambly, où étaient nés ma femme et mes enfants, et où moi-même j'avais passé la plus belle partie de



Joseph Guérin, en 1910

ma vie, au milieu des élèves que j'avais formés, et qui composaient alors la population; aimé, considéré et respecté de ces chers anciens élèves... pour m'en aller vivre au milieu de la forêt; exposé à toutes sortes de privations, d'inconvénients, loin des voisins, et n'ayant que le canot d'écorce pour aller à nos affaires ! La perspective encourageante qui se montrait au début de notre entreprise, nous donna de grandes espérances de réussite. (...)

Je me suis souvent demandé si j'avais bien fait de m'être enfoncé dans le bois comme colon avec ma jeune famille, la privant de toutes les jouissances possibles; l'obligeant par là à un travail pénible, laborieux et peu encourageant. Aujourd'hui qu'il m'est permis de tirer des conclusions, je crois que je n'ai pas mal fait. Je n'ai pas amassé de bien grandes richesses, mais une aisance assez enviable. J'ai élevé de bons enfants, robustes, travaillants, soumis, intéressés et bien préparés pour les combats de la vie.

(...) On fait de Jean Rivard, le défricheur, un héros : cependant, son histoire est un roman, bien écrit sans doute, mais ce héros est de pure imagination, c'est un personnage fictif. Je ne veux pas me comparer à lui, et me faire passer pour un héros; je crois pourtant, que peu de colonisateurs, dans les conditions où je me suis trouvé, et vu le centre où j'allais opérer, ont eu la témérité de faire une entreprise comme celle que j'ai faite moi-même. Aujourd'hui, que les années – j'ai soixante-seize ans – un labeur pénible ont émoussé mes forces et paralysé mon courage, et que je connais les péripéties par lesquelles je suis passé, je me dis : qu'il m'a fallu un courage de lion, une volonté de fer, une persévérance à toute épreuve, pour vaincre, surmonter, briser tous les inconvénients, les obstacles que j'ai rencontrés. Mes enfants, ma femme et moi, connaissons seuls les phases difficiles par lesquelles nous sommes passés. »²



Les filles de Joseph Guérin et de Marguerite Evans :
Marthe, Eugénie et Blanche

¹⁻² : Notes historiques et véridiques, par Joseph Guérin, ancien instituteur de Chambly Canton, sur la fondation du canton Kiamika, dans le haut de la rivière du Lièvre, sur les premiers pionniers et leurs difficultés à s'y établir, publiées dans *Notes historiques sur Mont-Laurier, Nominique et Kiamika, 1822-1937*, Maurice Lalonde, m.p., à compte d'auteur, 1937, 225 p.

Nous vous proposons de lire des extraits d'un récit imaginé par un auteur inconnu, à partir des notes historiques laissées par Joseph Guérin.

Juillet 1884

Je m'appelle Marthe Guérin. J'ai dix ans. J'habite à Chambly près de Montréal. Mon père est instituteur. Ma mère travaille à la maison et s'occupe de nous. J'ai deux frères : Samuel qui est âgé de 16 ans et Maurice, le plus jeune de nous tous qui a deux ans. J'ai aussi trois sœurs qui sont plus jeunes que moi. Quand je ne vais pas à l'école, j'aide maman à la cuisine et au ménage. En plus, je dois m'occuper de mes petites sœurs et de mon petit frère. Thérèse, qui a 8 ans, me donne un bon coup de main. Nous ne sommes pas très riches, mais nous habitons une belle petite maison. Quand nous avons l'occasion, Thérèse et moi jouons beaucoup avec nos amis qui habitent près de chez nous.

Août 1884

Depuis quelques jours, je sens qu'il se passe de drôles de choses. Mon père assiste souvent à des réunions. J'ai surpris une conversation l'autre jour. Je n'ai pas tout compris, mais j'ai entendu qu'il avait l'intention de déménager. Il voudrait partir dans le nord et devenir colon. Je suis un peu inquiète. Vais-je trouver de nouveaux amis? Va-t-on avoir une aussi belle maison? Est-ce que je vais pouvoir aller à l'école?

Fin septembre 1884

Ça y est! Mon père est parti ce matin. Il va choisir un lot sur lequel on pourra s'installer. J'ai hâte qu'il revienne pour nous raconter son voyage et ce qu'il a vu.

Octobre 1884

Mon père est enfin revenu. Il était parti depuis près de trois semaines. C'est décidé! Nous irons nous installer dans le nord. Il paraît que dans cette région, près de la rivière Kiamika, la terre est fertile. Nous pourrions cultiver des légumes, élever des animaux... Ce sera un drôle de changement car nous n'avons jamais fait ça.

Fin mars 1885

Enfin, nous sommes arrivés! Quel voyage! Le fait d'y repenser me donne la chair de poule. Nous sommes partis, mon père et nous, de Chambly, le 11. Nous avons un chariot monté sur deux sortes de skis. Pour tirer ce chariot, mon père avait acheté deux chevaux. Le chariot était rempli de choses diverses : des outils, des pommes de terre, des haricots, un

baril de lard... Nous étions chaudement habillés car il faisait froid. En plus, il neigeait abondamment. Jusqu'au Nomingue, le voyage s'est assez bien passé. Le chemin était bien visible car plusieurs chariots étaient passés juste avant nous. Je me souviens que nous sommes arrivés au Nomingue le 15 à 10 heures du soir. Mais, c'est après que l'aventure a vraiment commencé.

Il n'existe qu'un chemin à peine défriché entre Nomingue et Kiamika. Il faut alors traverser la forêt sur une distance d'environ quarante kilomètres.

Le 16, le départ est fixé à six heures du matin. Nous montons dans le chariot chaudement emmitouflés. Mon père est obligé de marcher devant les chevaux car de nombreux arbres se sont abattus dans le chemin. Il faut alors les couper et les enlever. Vers midi, nous ne voyons presque plus devant nous tant le vent souffle. Il n'y a plus de chemin. Lorsqu'une côte est trop raide, Thérèse et moi devons descendre pour alléger le chariot. Nous devons alors marcher dans la neige. Nous sommes gelés. Il faut continuer!

Vers dix heures du soir, mon père décide de s'arrêter pour faire du feu afin de nous réchauffer. Les chevaux pourront se reposer un peu. Nous pourrions également manger quelque chose de chaud. Mon père pense que nous avons parcouru plus de la moitié du trajet.

C'est alors qu'un hurlement sinistre retentit, puis un autre et un autre encore. Les loups ! C'est toute une meute qui se trouve non loin de nous. Je me souviens alors des lectures que j'ai faites et où de nombreux voyageurs se faisaient dévorer. Thérèse pleure et grelotte. Il faut que je me montre brave. Mon père a beau essayer de nous rassurer et nous dire que ce sont les loups qui sont effrayés, nous n'en menons pas large.

Nous repartons, car si nous nous endormons ici, nous allons mourir de froid. Toute la nuit, le voyage s'est poursuivi, un vrai cauchemar !

Enfin, le 17 dans la matinée, fatigués, gelés, nous arrivons à notre nouvelle demeure. Je n'ai pas le temps de regarder à quoi elle ressemble. Je tombe de sommeil. Le lendemain matin, mais oui, j'avais dormi près de vingt heures, j'ai pu observer notre nouvelle habitation. Quel changement avec notre maison de Chambly ! Ici, c'est une cabane de bois rond de cinq mètres sur quatre mètres et demi. À l'intérieur : un poêle, une table, des bancs et quatre lits, dont deux superposés. Dans un coin, les provisions et les outils. Le tout est fabriqué avec des troncs d'arbres évidés encastrés les uns dans les autres. En plus, dans la région, nous sommes seuls. Il n'y a pas un seul colon dans un rayon de huit kilomètres. Nous sommes vraiment au bout du monde.

Juillet 1885

Quand nous ne sommes pas occupés à faire la cuisine, nous allons aider au défrichage. On enlève les branches que nous faisons brûler. Papa a semé de l'avoine, des navets et des pommes de terre. Cet automne, nous pourrions un peu varier le menu. Le soir, après le repas, à la lueur d'une chandelle, papa nous lit quelques histoires. Sam nous joue également quelques airs de trompette. Nous nous mettons alors à chanter.

Septembre 1886

Je m'aperçois que ça fait plus d'un an que je n'ai rien écrit dans mon journal. Par quoi vais-je commencer? Nous habitons toujours la même maison. Mon père dit que dans un an ou deux, nous en construirons une plus grande. Par contre, beaucoup de choses ont changé. Notre nourriture s'est améliorée car nous élevons maintenant deux bœufs, quelques vaches, des moutons et des porcs. Nous avons des poules depuis quelques jours. Pour la première fois, depuis plus de deux ans, j'ai dégusté un œuf, hier matin. Que c'était bon!

Le travail ne manque pas. Nous les enfants, nous nous occupons à soigner les animaux, traire les vaches, enlever les mauvaises herbes et les branches mortes pour faire de la nouvelle terre; couper le blé, l'orge et l'avoine à la faucille; ramasser les petits fruits sauvages : framboises, fraises des champs, mûres; aider maman à la cuisine...; nous n'arrêtons que le dimanche où nous pouvons prendre un peu de repos. L'école me manque un peu et les amis aussi.



Chronique Patrimoine

Par David Saint-Germain

Lors d'une rencontre du Comité culturel de la MRC, il y a eu un commentaire d'un participant soulignant qu'on avait peu de bâtiments patrimoniaux. Cette affirmation est malheureusement une idée préconçue un peu trop répandue. Le patrimoine bâti des Hautes-Laurentides est sous-estimé car il ne correspond pas toujours à l'idée qu'on se fait du patrimoine. Lorsqu'on parle de patrimoine bâti, on pense souvent à des quartiers historiques remplis de vieux bâtiments en pierre, un peu comme le Vieux-Montréal ou le Vieux-Québec. Cependant, cette vision du patrimoine ne peut pas s'appliquer à notre région pour plusieurs raisons.

D'abord, les matériaux utilisés par les premiers pionniers étaient éphémères. Souvent, les premières installations des colons étaient en bois. Le bois présente des particularités exceptionnelles: résistance à l'effet du feu (un madrier de bonne taille pend beaucoup de temps avant de céder), légèreté, solidité, bonne isolation, etc. mais il se dégrade très rapidement s'il n'est pas entretenu correctement ou s'il se trouve dans un climat humide. Il présente aussi des risques d'incendie puisque toute sa surface est susceptible de brûler. Plusieurs beaux bâtiments patrimoniaux ont été victimes du feu dans un passé récent : la Villa des Frimas (sur la rue de la Madone, à Mont-Laurier, en 1983), ou le magasin d'Onésime Noël (l'Annonciation, en 2011). Dans l'ensemble du Québec, il y a très peu de bâtiments du 17^e et 18^e siècle qui ont survécu dans leur forme originale. Ces bâtiments en bois ont souvent connu une existence éphémère pour être remplacés par des structures plus « permanentes » constituées de briques, de pierres ou de béton. La présence encore aujourd'hui de plusieurs bâtiments en bois est donc une particularité importante qui mérite d'être soulignée.

Puis, notre patrimoine n'est pas constitué de bâtiments imposants et prestigieux. En effet, nous n'avons pas de bâtiments « tape-à l'œil » ayant appartenu à des gens très fortunés, et très peu d'édifices publics anciens. Sans oublier la rareté des grands bâtiments industriels comme les usines, les manufactures et les grandes fabriques. Il faut aussi remarquer l'absence de constructions à vocation militaire, comme les fortifications de Québec, puisque la région n'a jamais connu d'implication dans un conflit armé. Le patrimoine bâti des Hautes-Laurentides est relié à des gens bien ordinaires qui sont « montés » dans le nord afin d'améliorer leur qualité de vie. Au mieux, il y a quelques bâtiments luxueux ayant appartenu à des marchands, des pratiquants de professions libérales ou à des gens aisés venus des grandes villes pour se trouver une résidence secondaire dans un coin tranquille. Il n'y a aucun domaine seigneurial qui a légué au Québec plusieurs merveilles architecturales, puisque la région a été colonisée longtemps après l'abolition officiel du régime seigneurial en 1854.

Finalement, notre patrimoine bâti est souvent éparpillé à travers des grandes étendues. « Loin des yeux, loin du cœur ». Il est difficile d'être en mesure de réaliser notre richesse architecturale lorsque nos anciennes structures se retrouvent dispersées à travers les rangs et hors des routes principales. Cette situation ne concerne pas seulement les bâtiments, il y a aussi les croix de chemins qui sont également des témoins trop souvent oubliés de notre passé.

Fort heureusement, il y a de nombreux efforts qui sont faits par la communauté pour mettre en valeur notre patrimoine bâti. Les politiques culturelles de la Ville de Mont-Laurier et de la MRC d'Antoine-Labelle se penchent sur ce volet. Il y a également la décision récente de la municipalité de Lac-Saint-Paul qui vise à protéger et entretenir les croix de chemins sur son territoire. Il s'agit d'initiatives qui nous permettent un certain optimisme pour l'avenir. Bien sûr, il reste un gros travail de valorisation de notre patrimoine local auprès des résidents et des touristes.



Livre-vedette de la bibliothèque de la Société. . .

par David Saint-Germain

Afin de vous faire connaître certains ouvrages conservés à la Société d'histoire, voici une toute nouvelle chronique axée sur notre collection d'imprimés et de livres accessibles aux chercheurs. Cette chronique présentera des ouvrages utiles dans le cadre de recherche historique et généalogique ou simplement intéressants pour approfondir sa culture générale. Donc, le livre-vedette de la bibliothèque de la Société, pour ce numéro est... *Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa et de la colonisation dans la vallée de l'Ottawa*.

Ce volume a été écrit par le Révérend Père capucin Alexis de Barbezieux (1854-1941) et a été publié en 1897 à Ottawa. Il est un ouvrage intéressant pour retracer les premiers balbutiments du diocèse d'Ottawa en offrant un court historique des paroisses catholiques présentes sur les rives de l'Outaouais mais aussi sur les rives des rivières du Lièvre et de la Rouge puisque ces paroisses ont fait partie du Diocèse d'Ottawa jusqu'en 1913.

Bien que le but de l'auteur n'est pas de faire une histoire religieuse car il écrit : « Cette histoire du diocèse d'Ottawa est moins une histoire ecclésiastique, dans le sens restreint du mot, que l'histoire de la civilisation et de la colonisation catholique »¹, l'ouvrage demeure assez centré sur le fait religieux : les personnages importants sont des ecclésiastiques et des institutions religieuses et les événements religieux relatés sont prépondérants. D'ailleurs, cette orientation se comprend lorsqu'on porte une attention aux sources utilisées pour cet ouvrage soit l'historien canadien français Benjamin Sulte et les archives des diocèses de Québec, Montréal, Pembroke et Ottawa.

Ce volume couvre une grande épopée, allant du tout début de l'exploration française dans la région d'Ottawa jusqu'au mouvement de colonisation amorcé par le curé Antoine Labelle dans les Cantons du Nord. Cependant, c'est la section contemporaine de son récit qui est la plus intéressante pour les Hautes-Laurentides car le Père Alexis est un témoin direct des naissances et des premiers balbutiments

de nos paroisses. Il donne un compte-rendu des étapes de la colonisation des missions suivantes : Nominique, le Canton Marchand, l'Annonciation, Rapide de l'Orignal, Kiamika, Notre-Dame-de-Pontmain et Notre-Dame-du-Laus. Les thèmes abordés sont nombreux et diversifiés allant du commerce du bois, la démographie des paroisses, les conditions de vie des colons, les activités économiques ou la progression de l'influence religieuse sur les habitants. De plus, l'ouvrage couvre également les paroisses catholiques en Outaouais, les organisations religieuses sur ce territoire, les institutions scolaires comme la fondation du collège d'Ottawa et les figures marquantes comme Mgr Guigues et Mgr Duhamel.

Il est intéressant de constater que cet ouvrage était utilisé comme un instrument pédagogique. Tel que le rapporte Richard Lagrange dans *Le Nord, mon père, voilà notre avenir...*, cet ouvrage était parfois offert aux élèves méritants du Canton Marchand². Étant donné le contexte des écoles de rang à cette époque, il ne serait pas surprenant qu'il ait été aussi offert aux élèves de d'autres commissions scolaires.

L'Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa et de la colonisation dans la vallée de l'Ottawa est un témoignage intéressant écrit par un observateur de l'époque. Il s'agit d'ailleurs probablement du premier ouvrage couvrant l'histoire du territoire des Hautes-Laurentides.

¹ De Barbezieux, Alexis, *Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa et de la colonisation dans la vallée de l'Ottawa*, Cie d'Imprimerie d'Ottawa, Ottawa, 1897, p. VI.

² Lagrange, Richard, *Le Nord, Mon père, voilà notre avenir; une histoire de L'Annonciation et de Canton Marchand*, Sainte-Anne-de-Bellevue, Imprimerie Coopérative Harpell, 1986, p.160.



Chronique de l'Archiviste

par David St-Germain

La menace invisible : la dispersion des archives

Dans la pratique archivistique, le principe de provenance stipule que les documents d'un même individu forment un tout et doivent être conservés groupés car c'est le seul moyen de comprendre les contextes de création et de fonctionnement de l'individu (physique ou moral) qui les a créés. Or, il arrive que les archives se retrouvent dispersées loin de leur milieu d'origine.

Le 23 novembre 2010, *Bibliothèque et Archives nationales du Québec* (BAnQ) s'est retrouvée sous le feu des projecteurs des médias lorsque sont parus des articles dans *Le Devoir*¹ concernant le vol de plusieurs documents d'archives appartenant au gouvernement québécois et du laxisme apparent de l'institution pour rappatrier ces documents. Il faut savoir que ces vols sont survenus il y a plusieurs décennies, alors que les mesures de sécurité étaient très déficientes; les documents étaient revendus à des institutions universitaires partout à travers le continent.

Bien que des documents soient souvent rendus accessibles par les institutions en question, cette dispersion cause néanmoins bien des soucis aux chercheurs québécois. Comment savoir que les journaux de voyages du Sieur LeMoyné D'Iberville et du Cavalier de La Salle se retrouvent à la Newberry Library de Chicago ? Lorsque ces archives se retrouvent dans des institutions publiques vouées au savoir, elles sont mises en valeur pour être disponibles au public. Mais si ces documents sont acquis par des collectionneurs privés ? Cette dispersion cause alors un vide qui nuit aux chercheurs.

Bien que de moins grande envergure, bien sûr, cette situation concerne également les archives des Hautes-Laurentides. Nos archives ne se retrouvent pas à Chicago, Paris ou Vancouver (du moins, j'espère !) et n'ont pas une valeur marchande exorbitante auprès des collectionneurs. Mais il arrive souvent qu'elles se retrouvent en Outaouais, à Montréal ou à Québec. Dans certains cas, c'est normal. Québec et Ottawa sont des capitales

gouvernementales et nos services gouvernementaux locaux font partie de cette hiérarchie. Ils répondent donc à leur mandat institutionnel. Dans d'autres cas, c'est inhabituel et problématique. Supposons un individu natif des Hautes-Laurentides qui change de région. Comment les éventuels propriétaires de son fonds d'archives pourront-ils comprendre et apprécier les documents concernant la région s'ils ne connaissent pas les Hautes-Laurentides ? Un autre exemple ? Le fils d'Hervé Lafleur, Jean Lafleur, a fait don de ses documents au centre de la BAnQ à Gatineau. Il n'y a aucun doute que le fonds est conservé et traité adéquatement mais ces informations demeurent éloignées de son lieu d'origine. Bon, il est vrai que ça se retrouve à Gatineau, qui n'est pas très loin d'ici. Néanmoins, quel volet de notre histoire se retrouve donc «manquant» car dispersé ? Quel fait historique demeure méconnu car ces documents sont en possession d'institutions et d'individus qui n'ont pas l'expertise pour les comprendre ? Les manuscrits français de Jack Kerouac ont dormi dans les archives de la Bibliothèque publique de New York pendant environ 50 ans car... ils étaient écrits en jargonnais américano-français. Très peu de personnes étaient en mesure de les comprendre et d'en réaliser l'importance dans l'œuvre de cet auteur franco-américain.

Ce déracinement et cette dispersion de notre patrimoine sont bien déplorables mais ils se retrouvent légitimés par certaines institutions reconnues. En effet, il était fréquent que les empires coloniaux rapportent des souvenirs de leurs colonies et de leurs aventures et les exposent dans les grandes institutions muséales. En 1802, Lord Elgin, ambassadeur anglais en Grèce, a réussi à extraire les sculptures de marbre formant la frise du Parthénon et les a vendues au *British Museum* de Londres en 1816. Bien sûr, le musée refuse de restituer ces artefacts à la Grèce puisqu'il s'agit de pièces-maîtresses de sa collection.

¹ Ces articles, écrits par Isabelle Paré, ont été publiés pendant quelques jours et ont suscité plusieurs lettres d'opinions. Le lien vers plusieurs de ces articles se retrouve sur la page Facebook de la Société d'histoire ou sur le site du Devoir.

Mots croisés

par Suzanne Guénette

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												
11												
12												

HORIZONTALEMENT

1. Pionnier de Kiamika. **2.** On en célèbre un nouvel à chaque année.- Atome ou groupe d'atomes liés qui possède une charge électrique non nulle.- Organisation des Nations Unies. **3.** Jour.- Monnaie japonaise. **4.** Voiture.- On dit qu'on se la dilate quand on rit.- Appris. **5.** Homme misérable.- Désert de roche.- Ordinateur personnel. **6.** Consonnes doubles.- Interjection. **7.** Brise en plusieurs morceaux.- Unité de mesure agraire. **8.** Elles ouvrirent un hôpital à Nomingue. **9.** Voyelles.- Télé-Métropole.- Exclut la personne qui parle.- Voyelles jumelles. **10.** Large cuvette.- Assez ! – Connu. **11.** Infinitif. **12.** Maladie qui fit de nombreux ravages au début du 20^e siècle et qui força le gouvernement à prendre des mesures musclées pour l'enrayer.

1. Danse ancienne.- Exposé. **2.** Onomatopée. Il fait partie des exceptions qui prennent un x au lieu d'un s au pluriel. **3.** Le sujet de notre numéro.- Note.- Surnom populaire. **4.** J'espère que le sujet de notre numéro ne le fut point ! – **5.** Chuter. **6.** Pas aujourd'hui, pas demain.- Opus...- On le bande. **7.** Premier médecin à s'établir à Mont-Laurier définitivement. – Possessif. **8.** ... sanitaire.- Célèbre phrase prononcée par Marc Gagnon dans les Boys : la dureté du... **9.** Le moi. **10.** Médecin de Mont-Laurier.- ... fétide. Partie rigide du corps humain et animal. **11.** À ne pas manquer !. **12.** On dit d'elles qu'elles sont naises. – Chiffre.

SOLUTION DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	B	O	I	S	M	E	N	U		V	I	F
2	R	N		D	E	M	I		R	I	E	L
3	O	T	A		L	A	K	E		L		O
4	D	A	M		A	C	O	N		L		R
5	I	R	E		N	I	L		S	E	M	I
6	E	I		O	C	E	A	N		M	E	D
7	S	O	C	I	O		K	A	R	A	T	E
8			C	E	N	S		N	O	I	R	
9	B	R				A	P	E	U	R	E	S
10	A		G	U	E	N	E	T	T	E		E
11	B	O	N	A	P	A	R	T	E		I	V
12	A	R		P	I		D	E	S	I	R	E

Photo mystère



Les reconnaissez-vous ? Si oui, communiquez avec nous au 819 623-1900 ou par courriel au : soc.hist.mt-laurier@genealogie.org

Notre dernière photo mystère a été identifiée par Madame Aurise Lajeunesse : Il s'agissait de Joseph Lajeunesse et Exilia Bazinet, cultivateurs dans le rang 5 à Mont-Laurier.

Encourageons nos commanditaires !

La maison de la rive
 GITE
 415, DU PORTAGE
 MONT-LAURIER
 (QUÉBEC) J9L 2A1
 819 623-7063



*Edith Wheat
 & Wilfrid Lacelle* WWW.LAMAISONDELARIVE.COM

LE **SPECIALISTE** Vente de loterie et permis de pêche

Garage Martin Léonard inc.
 200 rue Principale
 Lac-Du-Cerf, QC
 J0W 1S0



- Remorquage
- Mécanique
- Pneus
- Air climatisé
- Gaz propane
- Soudure

 Tél. : (819) 597-2003 • Cell. : (819) 440-9094
 www.lespecialiste.ca




Services professionnels
 et confidentiels
 COLUMBARIUM - CONSULTATIONS
 PRE-ARRANGEMENTS

Rémi Blais, directeur de funérailles

680, rue de la Madone,
 Mont-Laurier (Québec) J9L 1S9
 Tél.: (819) 623-3751
 Téléc.: (819) 623-6576
 Courriel : fun.aouellette@lino.com

Succ.: 456, 12^e Avenue
 Ferme-Neuve (Qc) J0W 1C0
 Tél.: (819) 587-3169
 Téléc.: (819) 587-2084



DENIS LEDUC

939, boul. A.-Paquette, bureau 35
 Mont-Laurier (Québec) J9L 3J1

Téléphone : (819) 623-5665
 Télécopieur : (819) 623-4234
 Courriel : leclair@tlb.sympatico.ca

METRO
Marché Doré & Fils inc.
 939, boul. A.-Paquette, suite 1
 Mont-Laurier (Québec) J9L 3J1

Téléphone : 819 623-6984
 Télécopieur : 819 623-6609

*Martine Robinette et Réjean Gironne
 propriétaires*

Meubles
 Accessoires
 Électroménagers

Accent

LES MEUBLES MONT-LAURIER
 580, rue Hébert, Mont-Laurier (Québec) J9L 2X2
 Tél.: (819) 623-1115 • Téléc.: (819) 623-2552

CGA Daniel JOANNETTE CGA

530, rue du Pont
 Mont-Laurier (Québec) J9L 2S1

Bureau : 819 623-5858
 Résidence : 819 585-3351
 Courriel: djoannette.cga@gestionmt.ca

Télécopieur :
 819 623-5894

MATELAS
 Laurentien

Tél.: (819) 440-4848
 Téléc.: (819) 440-4949
 S. frais: (866) 246-2690

Paul Boucher
 Propriétaire

782, rue de la Madone
 Mont-Laurier (Qc)
 J9L 1S9




Home hardware

Pizzeria Mont-Laurier

457, boul. A.-Paquette
 Mont-Laurier (Qc)
 J9L 1K7


Spécialités: Grecques - Italiennes - Canadiennes
 LIVRAISON : 623-2597

**AUBERGE
STATION LAURIER**



1080, boul. A. Paquette
Mont-Laurier (Québec)
J9L 1M1
819 623-2744
Télé. : 819 623-2325

www.stationlaurier.com
Courriel : info@stationlaurier.com

 **N. Cloutier, P. Sigouin
P. Pelletier**
Pharmaciens-propriétaires

Lun. à vend.
9h à 18h
Samedi
9h à 17h
Dimanche
Fermé

508, de la Madone Mont-Laurier (QC) J9L 1S5
T 819 440-2011 F 819 440-2873

300, de la Madone Mont-Laurier (QC) J9L 1R7
T 819 623-3311 F 819 623-1211

MEMBRE OFFICIEL
Proxim

DL GROUPE DL
SOLUTIONS INFORMATIQUES

Vos Professionnels
en informatique commerciale!

358, rue du Pont
Mont-Laurier J9L 2R4
Tél.: 819-623-6170

**Nous avons les mets
dont vous raffolez.**

Pizzas, pâtes, côtes levées et plus,
livrées directement à votre porte.



819 623-7900
141, boul. Albiny-Paquette
Mont-Laurier

 **Boston Pizza**

PNEUS CLÉMENT

Antirouille

150, boul. A. Paquette
Mont-Laurier (Québec)
J9L 1J4
819 623-1533

**Animalerie
Polux**

- Animaux domestiques & exotiques
- Produits & accessoires
- TOILETTAGE PROFESSIONNEL

**20 ans d'expérience
dans le domaine animalier!**

430, rue Mercier
Mont-Laurier (Québec) J9L 2W1
Tél. : 819.623.3600 • Téléc. : 819.623.2148



**ASSURANCES
Paquin**

Michel Paquin
Courtier en assurance de dommages

Tél. : **819-623-1745**
Sans frais: 1 866-623-1745
Télé. : 819-623-7284
michel.paquin@assurancespaquin.com

299, rue Salaberry
Mont-Laurier (Qc)
J9L 1N5

CABINET EN ASSURANCE DE DOMMAGES

**RESTAURANT
MIKES
RESTAURANT**

Jocelyne Lafrenière, propriétaire
819 623-6090
Télé. : 819 623-9641
939, boul. A. Paquette
Mont-Laurier (Québec) J9L 3J1



PEPSI-COLA

Jules St-Pierre Ltée
depuis 1937

1054, boul. A.-Paquette, Mont-Laurier (Qc) J9L 1M1
Tél. : 819 623-6666 Téléc. : 819 623-6764



Mont-Laurier

*d'un
naturel
accueillant*

Ville de Mont-Laurier
385, rue Mercier
Mont-Laurier (Qc) J9L 3N8



Sylvain Pagé,
Député de Labelle

472, rue Mercier
Mont-Laurier (Québec)
J9L 2W1

Téléphone : 819 623-1277
Télécopieur : 819 623-6838



Marc-André Morin
Député de Laurentides-Labelle

476, Du Pont, bureau 2,
Mont-Laurier, Qc, J9L 2R9
Téléphone: 866-440-3091

